

SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

« Le bon Dieu m'a donné un père et une mère plus dignes du ciel que de la terre. »

Le père de Louis Martin avait fait les guerres de l'Empire ; Zélie Guérin était la fille d'un officier de gendarmerie. L'un et l'autre avaient songé à se faire religieux. Mais Dieu avait d'autres projets. De leur mariage devaient naître neuf enfants. Quatre ne vivront que peu de temps. Les cinq survivantes entreront toutes au couvent. Courageux dans l'épreuve, les parents se signalaient par leur esprit de religion et leur assiduité au travail. Louis était horloger-bijoutier, sa femme dirigeait une entreprise de point d'Alençon. Voulant donner à leurs enfants une solide éducation chrétienne, ils se constituèrent un capital confortable.

Thérèse, la benjamine, naquit le 2 janvier 1873 à Alençon. Elle n'avait que quatre ans à la mort de la maman. De ce jour, la terre lui devint un exil : tout lui était occasion de larmes ; elle ne retrouvait la sérénité qu'en famille. Monsieur Martin quitta Alençon pour Lisieux. Il voulait se rapprocher de son beau-frère : les Guérin, pensait-il, seraient de bon conseil aux aînées pour l'éducation des deux plus jeunes. À la tendresse, il savait allier la fermeté. Thérèse était pour lui « la petite Reine de France et de Navarre, le petit hanneton blond, l'orpheline de la Bérézina ». Le soir, en la balançant sur ses genoux, il disait en traînant sur les syllabes : « Mon petit Reinot qui a fait la fortune de tout l'Auvergne, Fouch-tra ! » Les grandes sœurs n'étaient pas en reste d'affection. Mais l'enfant n'en abusait pas. Elle avait décidé, dès l'éveil de sa raison, de ne « rien refuser au bon Dieu ». Et ce n'était pas sans lui coûter : « J'avais, dit-elle, une nature pas commode ».

Elle avait compris déjà que « les plus petites actions faites par amour sont celles qui charment » le cœur de Dieu (par amour, c'est-à-dire pour lui plaire).

Thérèse eut à six ans une vision prophétique : elle aperçut, au fond du jardin, son père (qui était alors absent de Lisieux) ; il avait l'aspect d'un vieillard et s'avancait le visage couvert d'un tablier (nous verrons plus loin la façon dont il termina sa vie).

Deux ans plus tard, l'enfant, que sa sœur Pauline avait instruite jusqu'alors, entra comme demi-pensionnaire chez les bénédictines de Lisieux. Elle devait y faire de bonnes études. Mais voici que celle qu'elle appelait « sa petite mère » entre au Carmel. Thérèse voit chavirer son univers. L'enfant tombe malade d'un mal étrange que la sainte attribuera plus tard à l'action du démon. Le jour de la Pentecôte, elle voit la statue de la Sainte Vierge placée dans sa chambre s'animer et lui sourire. La fillette se trouve soudain guérie.

En 1884, c'est la première communion qui avait été préparée par une campagne de sacrifices. Thérèse décrit cette première visite de Jésus comme « une fusion ». La même année, elle reçoit la confirmation et manifeste la même ferveur. Dieu permet ensuite qu'elle soit torturée par des peines intérieures : elles se croyait coupable de tout, voyait des fautes partout. Et voici que sa sœur Marie qui recevait ses confidences et apaisait ses troubles entre, elle aussi, au Carmel. S'adressant alors à ses quatre petits frères et sœurs qui l'ont précédée au Ciel, Thérèse en obtient la paix. À la Noël 1887, sa communion de la messe de minuit lui donne la force des surmonter désormais sa sensibilité. Au retour de l'église, elle s'apprêtait à faire l'inventaire des trésors contenus dans ses souliers. Elle entendit son père déclarer : « Pour une grande fille, c'est une surprise trop enfantine ». Elle se sentit la force pourtant de tout retirer avec un air heureux. C'est ce qu'elle appellera sa conversion.

Quelques mois plus tard, une image du Crucifié lui inspire un grand zèle pour les âmes. Ses prières et ses sacrifices lui obtiennent alors la conversion de l'assassin Pranzini. N'enseignera-t-elle pas plus tard que « ramasser une épingle par amour peut convertir une âme ? »

Sa « conversion » l'affermirait dans sa vocation qui est aussi vieille que sa raison. Elle décide d'entrer au Carmel pour ses quinze ans ; elle obtient sans peine le consentement de son généreux père. Mais les obstacles se multiplient : son oncle et tuteur (qui finit par accepter) ; le supérieur du Carmel (délégué de l'évêque de Bayeux), qui fait opposition. Monsieur Martin accompagne sa fille chez Monseigneur et Thérèse surmonte sa timidité ; l'évêque ne se compromet pas. Le Pape Léon XIII enfin, qui reste évasif. Finalement l'évêque consent et la sainte entre au Carmel le 9 avril 1888, non pour y rejoindre ses sœurs, mais « pour sauver des âmes et surtout prier pour les prêtres ».

Peu après, M. Martin est atteint d'une congestion cérébrale et perd la raison. On doit l'interner à Caen. Dans ses moments de lucidité, il se voile le visage comme pour se cacher sa détresse : « Notre grande richesse », écrira Thérèse à ses sœurs, désignant ainsi cette longue épreuve qui durera les six dernières années de la vie du patriarche.

Au monastère, on ne lui fait pas la vie facile : la « petite Reine » est constamment humiliée par la prieure ; une sœur ne cesse de la tourmenter ; la maison n'est pas chauffée et le climat normand est humide, « l'orpheline de la Bérézina » souffre du froid. Thérèse ne laisse rien paraître : elle sourit. Elle recherche la compagnie des sœurs les moins sympathiques, rend tous les services qu'on lui demande, offre ses services à qui ne les demande pas. C'est la vertu héroïque ; et cachée, ce qui ajoute à l'héroïsme.

Et on la charge de la formation des novices. Or elle a demandé la grâce de ne pas être aimée pour elle-même : elle reprend quand elle le doit ces âmes religieuses : « Ô mon Dieu... je désire vous aimer et vous faire aimer ».

Le jeudi-Saint 1896, elle crache le sang pour la première fois. La prieure inconsciente ne la dispense d'aucune des austérités du Carmel. Et puis tout à coup, c'est l'épreuve de la foi. Le Ciel lui paraît se fermer. Et voici ce qu'elle écrit de Jésus : « Il peut bien se cacher, je consens à l'attendre, jusqu'au jour sans couchant où s'éteindra ma Foi ».

On la descend à l'infirmerie au début de juillet 1897. Elle y mourra le 30 septembre de la tuberculose après d'atroces souffrances. « Allons, allons. Ô je ne voudrais pas moins longtemps souffrir ! » Ses dernières paroles furent pour son crucifix : « Oh, je l'aime. Mon Dieu je vous aime ! » Elle s'affaissa, puis soudain se redressa, le visage irradié, tourné vers le haut. Après cette extase de quelques minutes, sa tête retomba.

« Ô mon Dieu, vous avez dépassé mon attente ! »